

KMBO PRÉSENTE

GRACIJA FILIPOVIĆ LEON LUČEV DANICA ĆURČIĆ CLIFF CURTIS

MURINA

QUINZAINÉ
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES



FESTIVAL DE CANNES
CAMÉRA D'OR



UN FILM DE ANTONETA ALAMAT KUSIJANOVIĆ

SIKELIA PRODUCTIONS IN ASSOCIATION WITH RT FEATURES PRESENTS
A PRODUCTION OF ANTITALENT SPIRITUS MOVENS SP&D FILMS STARAGARA "MURINA" WRITTEN BY GRACIJA FILIPOVIĆ, LEON LUČEV, DANICA ĆURČIĆ & CLIFF CURTIS MUSIC BY HÉLÈNE LOUVANT (AFC) COSTUME DESIGNER IVAN VELJAČA COSTUME STYLIST AMELA BAKŠIĆ HAIR STYLIST SNJEŽANA GORUP MAKEUP STYLIST TANKA SRIN SON JULIJA ZORNIK
EDITED BY VLADIMIR GOJUN PRODUCTION DESIGNER EVGUENI GALPERIN EXECUTIVE PRODUCERS SACHA CALPERINE PRODUCED BY MARTIN SCORSESE, EMMA TILLINGER KOSKOFF, LOURENCO SANT'ANNA, SOPHIE MAS, RODRIGO GUTIERREZ, CARMEM MAIA, GUSTAVO ROSA DE MOURA CO-PRODUCERS ZDENKA GOLD, JOŽKO BUTAR, MIHA ČERNIČ PRODUCED BY DAMJAN PEK & RODRIGO TEIXEIRA
SCREENPLAY BY ANTONETA ALAMAT KUSIJANOVIĆ & FRANK GRAZIANO DIRECTED BY ANTONETA ALAMAT KUSIJANOVIĆ CO-PRODUCED BY CROATIAN AUDIOVISUAL CENTRE, SLOVENIAN FILM CENTRE, VIBA FILM, CROATIAN RADIOTELEVISION, RTV SLOVENIA
DISTRIBUTED BY THE MATCH FACTORY PRESENTED BY KMBO

SIKELIA ANTITALENT SP&D FILMS STARAGARA HRC THE MATCH FACTORY KMBO

LEBALIENS.COM

Antitalent et RT Features présentent



MURINA

un film de Antoneta Alamat Kusijanović

2021 - Croatie, Brésil, États-Unis, Slovénie - Drame - 96 min

SORTIE NATIONALE LE 20 AVRIL 2022

DISTRIBUTION

KMBO / Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec
Vanessa Fröchen
71, boulevard Voltaire
75011 Paris
Tél : 01 47 20 36 66
presse@granecoffice.com

PROGRAMMATION

KMBO / Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

Matériel téléchargeable sur kmbofilms.com

SYNOPSIS

Sur l'île croate où elle vit, Julija souffre de l'autorité excessive de son père. Le réconfort, elle le trouve au contact de sa mère – et de la mer, un refuge dont elle explore les richesses. L'arrivée d'un riche ami de son père exacerbe les tensions au sein de la famille. Julija réussira-t-elle à gagner sa liberté ?

NOTE DE RÉALISATION

Avec *Murina*, je voulais explorer les tensions qui apparaissent lorsqu'un étranger vient perturber l'équilibre d'une famille, en encourageant une jeune fille à remettre en cause la mentalité qu'elle a connue toute sa vie.

Julija vit dans un paradis terrestre sur son île croate, mais aussi dans une société obsédée par l'enrichissement rapide, prête à se vendre soi-même ; où la puissance d'une fille est prise pour une faiblesse du père, et où l'on confond la valeur de la terre avec le profit.

Le machisme est si profondément ancré dans notre société que nous le confondons souvent avec notre identité culturelle. Le père est machiste, car cela l'arrange, et la mère le soutient, car elle a été élevée ainsi.

Pour Julija, le machisme est une force si puissante qu'elle confond les limites qu'il lui impose avec celles de son propre potentiel - jusqu'à ce qu'un étranger remette tout cela en question, jusqu'à ce que le culte du père soit vidé de ses pouvoirs, excepté celui de la violence.

Julija comprend intuitivement ces dynamiques et c'est pour moi une étincelle quasi divine que l'on voit à l'œuvre chez les jeunes filles. Elle est la *murina*, la murène, un animal capable de mordre sa propre chair pour se libérer des pêcheurs. Sa puissance est sa foi en elle-même, en la nature et en l'inconnu. Son pouvoir est de refuser d'être réduite au silence.

L'histoire se déroule au cœur d'une nature austère, où les émotions sont exacerbées et, où les sens, exposés à la mer, au soleil et à la roche, incitent inévitablement le réel à fusionner avec le spirituel.

ENTRE AVEC LA RÉALISATRICE ANTONETA ALAMAT KUSIJANOVIĆ

Quelle a été la genèse du film ?

Je voulais développer l'univers et le personnage de mon court métrage *Into the Blue*. J'avais vraiment aimé mettre en scène un affrontement au cœur d'un petit groupe de personnages, l'inscrire dans une nature dont l'austérité rime avec les émotions en jeu et la violence que celles-ci peuvent déclencher. Je suis partie de cette dynamique, d'une image de la nature que j'avais depuis l'enfance, quand je venais sur cette île rendre visite à ma grand-mère. Et puis l'histoire s'est construite peu à peu. Il était important, pour moi, de raconter l'histoire de ces deux générations de femmes piégées dans le machisme et la violence, ce que beaucoup d'entre nous appellent la « mentalité croate ».

Avez-vous observé ce genre de relations familiales en grandissant à Dubrovnik ?

Oui, ce n'est pas un comportement scandaleux en Croatie. Vous pouvez le remarquer au sein des familles, chez vos voisins, dans la rue. Les gens disent que cela fait partie de la culture – alors que ce n'est pas le cas, en fait. Curieusement, même au sein de la jeune génération, beaucoup l'acceptent. Il n'y a que quelques individus, des femmes et des hommes, qui se démarquent de ce comportement tribal. Je suis toujours intéressée par la dynamique du clan. Que signifie lui obéir ou l'affronter ? Que valent les désirs individuels par rapport aux désirs de la communauté ? Lorsque vous vous démarquez, comment êtes-vous puni ?

Julija doit supporter que son père lui parle plus comme à une employée que comme à une fille...

Elle est davantage son matelot que sa fille. Il est comme un capitaine et tous les autres ne sont que des aides ou des employés. Oui, je voulais critiquer ce personnage, le père, qui avait tant de potentiel et qui a choisi la voie de la moindre résistance. Sa force, il l'inflige au sexe « faible » – selon lui – mais, face à l'homme, il échoue.

Comment avez-vous trouvé Gracija Filipivoc, qui joue Julija ?

Elle avait neuf ans lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois. On l'apercevait, l'espace d'un plan, dans un court métrage que j'ai fait à l'école de cinéma. Quand je l'ai dirigée dans *Into the Blue*, elle avait treize ans. J'avais vu en casting plus de cent adolescentes. Gracija était très sensible, et son visage est très expressif, sans effort apparent. Il suffisait de la mettre dans les bonnes conditions pour qu'elle exprime l'émotion juste, avec beaucoup de délicatesse. J'ai donc beaucoup aimé travailler avec elle.

Nous nous sommes préparés pendant quatre ans, par intermittence bien sûr, pour son rôle dans *Murina*. Je savais qu'il s'agissait d'un grand saut entre le court et le long, qu'elle aurait un rôle plus étoffé et beaucoup de choses à jouer. Alors j'ai essayé de construire le casting autour d'elle. Il était important qu'elle soit entourée de personnes qui allaient la soutenir dans son jeu, qu'il n'y ait pas besoin d'expliquer grand-chose – ces trois-là devaient former instantanément une famille. Nous avons donc fait beaucoup de répétitions et avons longuement travaillé pour choisir les acteurs qui lui convenaient, puis ils ont tous vécu ensemble pendant un mois sur une île.

Vous les avez fait vivre comme une famille ?

Oui ! Je réveillais le père et lui disais : « *Il est 3 heures du matin et, dans une heure, tu vas réveiller ta famille et l'emmener pêcher avant le lever du soleil* ». Alors il se réveillait dans la peau de son personnage, il leur criait dessus et les faisait sortir sur le bateau. Et ainsi de suite ! Il nous arrivait par exemple de commencer à préparer le dîner ensemble, puis de passer tout le dîner en compagnie des personnages. Je mangeais avec eux, mais je n'intervenais que si je sentais que la conversation n'allait pas dans le bon sens pour les personnages. Parfois, je leur murmurais quelque chose à l'oreille pour ajuster un propos ou un comportement. Ils pouvaient ainsi jouer leur rôle pendant six heures d'affilée.

Vous avez tourné *Murina* en extérieur. Quel aspect visuel vouliez-vous donner au film ?

Il était très important pour moi de ne pas filmer l'île comme une carte postale. Chaque lieu n'est pas là parce qu'il est beau, mais parce qu'il exprime une émotion sous-jacente à la scène, au film ou au personnage. Par exemple, il était très important pour moi de trouver des extérieurs sans aucune végétation. Ainsi, si vous regardez bien, il n'y a pas d'arbres. Nous avons dû combiner trois îles différentes, distantes de plusieurs kilomètres les unes des autres, pour obtenir ce résultat. Pour moi, ces gens sont comme de la chair nue qui brûle sous le soleil. Je voulais qu'ils soient exposés, qu'ils soient vraiment à nu avec leurs émotions. Cela les fait réagir plus fort à certains moments, car ils n'ont nulle part où se cacher. De même, la maison est très spartiate. Les arbres qui s'y trouvent sont principalement des oliviers, très gris, sans ombres profondes. C'est beau, mais pas confortable.

L'eau est le seul endroit où se cacher. C'est un lieu humide et sombre, qui représente presque un nid pour Julija. Mais ce monde sous-marin a différents aspects. Avec Ante, le père, il est parfois menaçant, fait de cachettes, de trous dans les roches – et il ressemble à un lieu où le sang peut être répandu. Alors qu'avec Javier, Julija descend dans un endroit qui ressemble à un nouveau lieu, une mer qu'elle n'a jamais vue auparavant, complètement différente. Puis, lorsqu'elle se retrouve seule à la fin du film, les choses ont encore changé. Cette mer est beaucoup plus sombre, elle n'est pas bleue ; elle ressemble à un utérus, comme si elle donnait naissance à Julija. Tous ces lieux ont été visuellement importants pour raconter l'histoire.

Quels ont été les défis de la scène où Julija est prisonnière de la grotte sous-marine ? Pas seulement sur le plan technique, mais aussi sur le plan émotionnel...

C'était une scène très intense. Nous avons tourné dans un espace entouré de grandes parois rocheuses, mais, heureusement, elle n'était pas couverte comme une grotte. Toute l'équipe, moi comprise, pouvait donc se tenir en haut et regarder Gracija et les opérateurs en contrebas, presque comme s'ils étaient dans une piscine. Mais il est très difficile d'éclairer sous l'eau la nuit, et la sécurité était aussi une priorité. Dans ce trou sombre de 40 mètres de profondeur, la claustrophobie était réelle. Et rester dans l'eau pendant une longue période n'est pas facile, surtout dans l'obscurité.

Mais ce qui a été le plus difficile, c'est d'atteindre un sommet émotionnel qui ne donne pas l'impression d'être forcé. Nous devons voir la peur, le désespoir, mais il ne fallait pas que ce soit un cliché. Il était très important pour moi de voir ce personnage affronter l'éventualité de la mort, et la possibilité de se sauver seul. Ce n'est qu'ainsi que Julija peut quitter ce récit sans s'appuyer sur personne, et gagner sa liberté et sa vie. Parce qu'une fois qu'on a été confronté à la mort, à quel point peut-on craindre les humains ?

Quelle est la fonction du personnage de Javier ? Il croit en Julija et lui donne confiance en elle...

Javier a du pouvoir mais sa vie personnelle est en miettes et, à bien des égards, elle est très superficielle. Il a la possibilité de venir « jouer à la famille » avec la famille d'un autre homme et de s'enticher de cette jeune fille qui lui assigne plusieurs rôles. Pour Julija, il incarne ainsi le monde au-delà de cette île perdue de Croatie, mais aussi le père qu'elle pense ne jamais avoir eu. Elle réalise qu'elle n'a pas reçu l'amour qu'elle attendait. Elle devient adulte et elle comprend à quel point, à certains égards, elle est puérile, en retard, à cause de l'isolement dans lequel elle a vécu.

Javier est donc le catalyseur de beaucoup de choses. Pas seulement pour Julija : pour le père et toutes ses fausses attentes, pour la mère, qui réalise qu'elle a peut-être été lâche en l'abandonnant. Javier lui-même a des choses à régler, son lot de défauts et de faiblesses.

Cherchiez-vous à éviter que Julija soit un garçon manqué ?

Elle est sensuelle. Elle veut provoquer, car c'est la nature d'une jeune femme de son âge : elle explore, elle teste ses limites... Mais elle est aussi contrainte par son père à jouer certains rôles où elle est plus androgyne, elle est un peu le fils qu'il n'a pas. Cela fait partie des contraintes qu'elle subit : les attentes de son père, le rôle qu'elle doit jouer chaque jour, ses responsabilités physiques dans cet environnement, l'isolement, tout cela ne lui permet pas de s'exprimer pleinement. Aussi devient-il essentiel pour elle de se confronter à des étrangers, aux jeunes touristes ancrés dans la baie, à Javier. Elle dit : « *Je n'ai jamais été amoureuse* », mais comment aurait-elle pu l'être ? Comment pourrait-elle avoir une juste estimation de ses pouvoirs ? Elle ne peut être que le prolongement de la figure paternelle.

Dans votre parcours, quels sont les cinéastes qui ont compté ?

Je vais être très classique. Je vais citer Jane Campion et *La Leçon de piano*. Je trouve vraiment captivante la relation qu'elle a construit entre une enfant et sa mère, parce que c'est une relation entre deux femmes. Il y a de la jalousie et de la rivalité, même si l'enfant n'a que sept ou huit ans. C'est fascinant de construire quelque chose de si nuancé qui se manifeste si clairement. Et la mère, en tant que personnage, est dépeinte de manière si complexe. Elle a reçu les outils de la sexualité, de la soumission et de l'art, et doit affronter une mentalité claque et machiste. Mais elle possède aussi un pouvoir intérieur, son propre désir, sa sexualité. C'est vraiment un film complexe, qui n'a pas pris une ride, et quand je pense aux interactions humaines dans un film, j'y reviens toujours avec la même fascination – aussi parce qu'il y a beaucoup de scènes sans dialogues.

Quels sont vos prochains projets ?

Je suis toujours prête à être surprise par de meilleurs projets que ceux que je pourrais concevoir moi-même. Mais je travaille actuellement sur un scénario qui se déroule à New York. Il s'agit d'une femme qui vit dans une communauté d'immigrés des Balkans, dans une entreprise de construction. Lorsque son mari lui est infidèle, elle tente de récupérer sa sexualité et de s'arroger les mêmes droits. Elle est alors menacée d'être expulsée de sa communauté. Voilà ce qui m'intéresse en ce moment.

Adapté de l'interview réalisée par Filmmaker magazine, publiée le 26 juillet 2021.

ANTONETA ALAMAT KUSIJANOVIĆ

Antoneta Alamat Kusijanović est une réalisatrice et scénariste née à Dubrovnik, qui vit aujourd'hui à New York. Après avoir étudié à l'Académie d'art dramatique de Zagreb, elle obtient une maîtrise en scénario et réalisation à l'Université de Columbia à New York.

Son court métrage *Into the blue*, réalisé en 2017, est nommé aux Student Academy Awards, et a été récompensé dans de nombreux festivals, notamment à la Berlinale, au Festival du film de Sarajevo et aux Premiers Plans d'Angers. *Murina* est son premier long métrage, développé avec le soutien de la Cinéfondation, du Goethe-Institute et du Jerusalem Film Lab, et coproduit par Martin Scorsese.

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Antoneta Alamat Kusijanović
Scénaristes	Antoneta Alamat Kusijanović, Frank Graziano
Directrice de la photographie	Hélène Louvart (AFC)
Directeur de la photographie sous-marine	Zoran Mikić-Budin
Monteur	Vladimir Gojun
Composition originale	Evgueni Galperine, Sacha Galperine
Montage sonore	Julij Zornik
Chef décorateur	Ivan Veljača
Chef costumes	Amela Bakšić
Producteurs	Danijel Pek, Rodrigo Teixeira
Production	Antitalent, RT Features
Coproduction	Spiritus Movens, SPOK Films, Staragara

LISTE ARTISTIQUE

Gracija Filipović Julija

Danica Ćurčić Nela

Leon Lučev Ante

Cliff Curtis Javier